

Pourquoi Bory ?

Pietro CORSI

De trop nombreuses années se sont écoulées depuis ce jour où Hervé Ferrière est venu me rencontrer pour discuter d'un sujet de thèse. Nous nous étions croisés auparavant, dans un autre siècle, au Centre Pierre Mendès France, pour travailler au projet d'étude sur les élèves de Lamarck. Depuis, il était parti vivre à Mayotte, « caillou de l'empire » perdu dans le canal du Mozambique, une île dont j'ignorais jusqu'au nom et surtout qu'elle fut un territoire français. Alors je m'étonnais et harcelais mon visiteur de questions. Patient, Hervé dut supporter ma curiosité rendue plus pressante encore par l'ignorance, avant que nous puissions vraiment aborder la question qui l'intéressait : à quel sujet, à quelle problématique pouvait-il s'attacher à mes côtés pendant des années ? Comme nous parlions de voyage, d'îles exotiques et mystérieuses, de faunes insulaires, de théories de l'évolution, de l'influence du climat sur les populations, mon esprit établissait des relations avec des lectures plus ou moins récentes. Répondant toujours à mes questions, Hervé me racontait qu'au 19^e siècle, les explorateurs décrivaient le climat mahorais comme assez dur et qu'aujourd'hui encore, la saison des pluies – Mayotte se trouve dans le couloir des moussons – pouvait se montrer étouffante pour les ressortissants européens. Il m'expliquait que certains d'entre eux avaient du mal à s'habituer à la chaleur humide, et qu'ils attendaient avec impatience le retour des alizés. Entre chacune de mes questions, ma mémoire continuait sa quête. Comme Hervé me racontait que l'on y mourrait encore parfois de maladies tropicales, un fantôme se glissa dans la pièce. Un voyageur qui avait décrit les îles de l'océan Indien avec des images saisissantes venait de frapper à la porte de la conversation. Son nom fut bientôt prononcé : Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent. Je m'étais fortement intéressé à lui depuis mes premières lectures du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, un important ouvrage collectif qu'il avait dirigé de 1822 à 1831. Bory, qui avait visité de nombreuses îles, dont

Bory de Saint-Vincent. L'évolution d'un voyageur naturaliste

ISBN : 978-2-84950-243-3

© Éditions Syllepse, novembre 2009

69, rue des Rigoles, F-75020 Paris

www.syllepse.net

edition@syllepse.net

Illustrations de couverture : portrait de Bory de Saint-Vincent (DR).

Ouvrage publié avec le concours de la ville d'Ivry
en partenariat avec l'Association Science Technologie Société

ASTS, 114 avenue de Flandre, 75019 Paris

www.astss.asso.fr/

01 44 89 82 82

quelques-unes qui parsèment les « mers de l'Afrique », soutenait lui aussi qu'on ne peut généralement pas s'habituer totalement à leur climat. Selon lui, il fallait y naître, ou, plutôt, pour reprendre certaines de ses idées les plus surprenantes, il fallait être le produit de leur sol et de leur climat pour pouvoir y vivre pleinement.

Jusqu'au travail d'Hervé Ferrière, Bory faisait partie de cette population nombreuse et indistincte d'acteurs de l'histoire naturelle française entre Révolution, Empire et Restauration qui attend encore son historien. Une population hétéroclite constituée de « seconds couteaux » – pour emprunter l'heureuse expression de Jean-Luc Chappey –, d'hommes (et parfois de femmes) qui eurent la plume pour seul instrument de travail, d'auteurs d'innombrables articles d'encyclopédies, d'annales ou de journaux, d'aristocrates sans futur et parfois sans passé, d'anciens employés des princes et des empereurs, de militaires et médecins désargentés, de naturalistes qui furent célèbres dans l'Europe savante avant d'être totalement oubliés par une histoire des sciences qui, le plus souvent, trouve l'histoire franchement ennuyante... Comme Hervé Ferrière le montre bien, Bory a passé sa vie à errer dans les antichambres du pouvoir et de la science « officielle ». Il a entrepris et participé à de véritables aventures éditoriales qui ont connu un succès politique et scientifique indiscutable. La publicité entourant ses contributions à la presse politique lui coûtait même très cher, le vouant à l'exil et à la pauvreté. L'une de ses caractéristiques les plus étonnantes tient justement à l'écart ou au décalage entre sa réputation internationale, son influence – controversée sans doute, mais réelle – pendant les premières décennies du 19^e siècle, et le manque d'études sérieuses à son sujet... jusqu'à la monographie que voici.

La préface d'un livre qui, à chaque page, montre une étonnante richesse documentaire, une familiarité redoutable avec les archives et les collections, ne peut pas se limiter à l'éloge conventionnel et traditionnel, ni encore moins au résumé rituel et académique. À mon sens, il est évident que la vie et les actes de Bory de Saint-Vincent tels que Hervé Ferrière les reconstitue dépassent largement l'intérêt purement disciplinaire de l'histoire des sciences et nous plongent dans des univers multiples : celui des officiers d'état-major des armées napoléoniennes, celui des opposants à la Restauration, celui des naturalistes pris dans les intrigues et les mesquineries de leur vie professionnelle, celui des premiers colons en Algérie, celui de ces demi-soldes vivant d'expédients, faisant partout des dettes et côtoyant actrices méconnues et grands acteurs, héros politiques flamboyants et gens de peu. Comme le disait son ami Léon Dufour, « Bory penchait de côté mais se croyait droit ». C'est exactement l'impression

que ce livre donne de cet homme complexe et obstiné, de ce touriste permanent, de ce savant qui souvent défie nos conceptions anachroniques et historiquement pauvres des pratiques et usages savants du passé.

La science contemporaine, à l'âge de son triomphe institutionnel et culturel, se veut rigoureuse, sérieuse, bien réglée, douée d'une cohérence à l'épreuve du temps, éthiquement consciente et épistémologiquement avertie. Dans l'histoire de cette science-là, il semble qu'il n'y ait de place ni pour Bory « l'iconoclaste », ni pour la plupart des acteurs de l'histoire naturelle qui, entre 18^e et 19^e siècles, écrasèrent pourtant de leur nombre les travées des assemblées savantes. La scène historique scientifique moderne est presque complètement occupée par le Napoléon de l'intelligence : Georges Cuvier. Certes, Lamarck y figure aussi mais dans un second plan un peu obscur, en tant que « précurseur » douteux de Charles Darwin. En rappelant son immense travail de classification et sa *Philosophie zoologique*, on se bat en partie pour défendre l'honneur national. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire mérite encore notre admiration. On se souvient de ses thèses hardies et de son esprit philosophique. On consacre parfois quelques pages à Henri Ducrotay de Blainville, à Frédéric Cuvier et à d'autres scientifiques « mineurs », à condition qu'ils aient été professeurs du Muséum ou membres de l'Académie. Pour l'histoire des sciences classique cette liste est déjà trop longue. Les grands héros et les génies lui suffisent. En revanche, si l'on a le désir et la patience de feuilleter, pendant quelques années, des centaines de volumes de périodiques, d'encyclopédies, de traités d'histoire naturelle, de traductions d'ouvrages étrangers publiés en France à l'époque considérée, cette liste paraît bientôt convenue, étriquée, voire trompeuse. Si l'on essaye de suivre les comptes rendus des sociétés et académies, de suivre le parcours des textes, de rechercher les références aux auteurs et aux ouvrages appréciés par les contemporains dans les presses européenne, américaine et latino-américaine, on s'aperçoit aisément que l'histoire des sciences classique nous a laissé un portait bien pauvre et étroit des pratiques naturalistes françaises – et pas seulement françaises – au temps de Bory. Sans même aborder l'énorme intérêt que présente cette population savante pour l'histoire sociale, intellectuelle et politique de la France et de l'Europe, on s'en tient le plus souvent à une vision intérieure des pratiques naturalistes *stricto sensu* des grands auteurs. Ces études sont certes nécessaires mais alors, on peut s'interroger quant à leurs lacunes et oublis incompréhensibles. Où sont les travaux fiables et d'envergure portant sur des personnages de premier rang comme Antoine Augustin Parmentier, Joseph Antoine Bosc d'Antic, Guillaume Antoine

Olivier, Bernard de Lacépède, Jean Louis Victor Broussonnet? Où sont les recherches conséquentes sur des naturalistes et organisateurs culturels comme Jean-Claude Delaméthérie, Julien-Joseph Virey, Aubin Louis Millin, Antoine Jacques Louis Jourdan ou Nicholas Philibert Adelon? Et je ne cite ici que les premiers noms me venant à l'esprit.

Une histoire riche, respectueuse des priorités du passé, attentive aux articulations épistémologiques, sociales et politiques des pratiques naturalistes françaises au début du 19^e siècle n'est pas le signe d'une fermeture érudite sur des personnages jusqu'à présent négligés, ni simplement une fière revendication des droits de l'histoire au sein de l'histoire des sciences. L'objectif n'est pas de se livrer seulement à l'histoire des ces « seconds couteaux » pour les glorifier ni d'inventer une nouvelle catégorie historiographique. Il s'agit au contraire d'élargir notre vision des problématiques consubstantielles de l'histoire des sciences. À défaut, nous resterions en effet surpris en constatant que, numéro après numéro, les articles du *Journal de physique* dirigé par Delaméthérie furent discutés dans la presse périodique européenne et surtout dans les colonnes des journaux anglais. On ne comprendrait pas pourquoi les ouvrages de Johann Friedrich Meckel et de Friedrich Tiedemann – les champions de l'anatomie comparée allemande – circulaient, dès les années 1820, en Angleterre et en Italie dans les éditions traduites d'abord en France et annotées par Antoine J. L. Jourdan. Car les traductions en anglais et en italien ont été faites d'après l'édition en langue française. On ne saurait pas davantage que le professeur d'Édimbourg Robert Edmund Grant, qui, en 1826, confessa, au grand étonnement du jeune Charles Darwin, son admiration pour Lamarck, lisait bien l'allemand mais s'était aussi penché sur l'édition française de Meckel. On ne saurait pas non plus que dans la préface au *Traité général d'anatomie comparée* (10 vol., 1828-1838) de Meckel, les traducteurs, Alphonse Sanson et F. J. Riester (Antoine Jourdan s'étant finalement désisté), expliquaient aux savants européens que les idées de leur collègue allemand devaient être considérées avec le même intérêt que les nouvelles théories de la génération spontanée dont Bory de Saint-Vincent était alors le champion. Dans tous ces textes, les traducteurs vantaient aussi avec arrogance la supériorité de l'école française de philosophie anatomique, si bien représentée par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, sur l'école allemande.

Car, pour en revenir plus strictement à Bory, les théories polygénistes qu'il élaborait entre la fin des années 1810 et pendant les années 1820 étaient discutées d'Édimbourg à Palerme, de Moscou à Madrid, et jusqu'à Charleston (Caroline du Sud), où des « savants » à la recherche d'une

théorie pouvant servir de caution intellectuelle à leur racisme et à leurs intérêts esclavagistes allaient dévoyer ses idées, mais aussi celles de Virey et d'Antoine Desmoulins. Bory était fort respecté jusque de l'autre côté de l'océan. Dans les années 1820, alors qu'il connaissait des difficultés financières, son correspondant et admirateur, Constantine Samuel Rafinesque – un auteur cité par Darwin comme l'un des « précurseurs » de l'évolution –, avait recommandé Bory au président des États-Unis pour une nouvelle chaire d'histoire naturelle devant être créée, afin, expliquait-il, « de mettre le pays en condition de développer dignement la discipline ». Bory n'était pas connu que des spécialistes. L'excentrique, richissime collectionneur d'art Thomas Hope, qui publia en 1831 *An Essay on the Origin and Prospects of Man* (3 vol.), expliquait bien connaître l'article « Homme » du *Dictionnaire classique* (vol. 2, p. 387) qui présentait l'essentiel de la théorie polygéniste de Bory. Car cette théorie faisait référence. Dans leur tout récent livre *Darwin's Sacred Cause: How a Hatred of Slavery Shaped Darwin's Views on Human Evolution* (2009), Adrian Desmond et James Moore soulignent l'intérêt avec lequel le jeune Darwin avait lu Bory et en particulier son *Dictionnaire classique* – présent sur le *Beagle* et qui servait dans les travaux de détermination – et cela même s'il était révolté par le polygénisme raciste de son aîné français. Car, en dépit de longues tirades contre l'esclavage, Bory niait que les populations africaines puissent être capables, sans contact ni métissage avec les Européens, du moindre progrès politique et intellectuel.

Mais revenons à notre question : pourquoi Bory? Parce que son étude nous donne à penser à la précision que nous atteindrions, si nous connaissions mieux tous ces « seconds couteaux » de l'histoire naturelle, dans la compréhension de la construction des sciences. Considérons par exemple les pages que Bory consacra (dès 1804 puis dans les années 1820) au dodo – ou dronte, espèce avienne de l'île Maurice littéralement anéantie par les marins qui passaient sur l'île. Ces pages furent très vite controversées : elles soutenaient la doctrine des « créations locales » (et remettaient donc en cause l'idée d'une création unique), mais elles connurent aussi une diffusion remarquable dans les mondes savants européen et américain. En 1831, de longs passages concernant le dodo tirés du *Dictionnaire classique* furent traduits et commentés avec intérêt dans la prestigieuse revue anglaise *The Edinburgh Review*. William Whewell, le grand savant, philosophe et historien des sciences de Cambridge, n'ignorait pas que Lamarck n'était pas le seul naturaliste français célèbre à avoir écrit en faveur d'une explication transformiste de la nature ; les ouvrages de Bory lui étaient bien connus, et les longs éloges que leur consacrait

la *Edinburgh Review* le préoccupaient au plus haut point. L'exemple du dodo est frappant quand on connaît l'importance de l'avifaune dans l'élaboration de la théorie darwinienne... À la même époque, *The Lancet* et le *Chambers's Journal of Popular Literature, Science and Art* consacraient des articles aux théories de la génération spontanée de Bory, à ses récits de voyage, à son texte sur le dodo, mais aussi à ses considérations quant à la distribution géographique des plantes et des animaux. Une encyclopédie très populaire telle que la *Penny Cyclopaedia* renseignait les publics anglais et américain sur les doctrines de Lamarck, de Bory et d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Les propositions taxinomiques de Bory sur les organismes «microscopiques» et la constitution du règne des Psychodiales (intermédiaire entre végétal et animal) étaient connues dans la communauté naturaliste internationale. Un article publié par les prestigieux *Proceedings of the American Academy of Natural Sciences of Philadelphia* faisait encore en 1864 l'éloge de Bory pour cette intéressante innovation.

La liste des citations des ouvrages de Bory dans la presse périodique, ou dans des dictionnaires et manuels d'histoire naturelle parus en Italie, Espagne, Allemagne, États-Unis, Angleterre, et plusieurs pays de l'Amérique latine dans les années 1820-1840 pourrait remplir plusieurs pages. Cette liste ne montrerait qu'une seule chose : les historiens des sciences de la nature ont encore un immense travail à fournir. Car, s'il est possible d'en écrire autant à propos de l'œuvre d'un seul de ces «seconds couteaux», que ne pourrait-on découvrir en étudiant tous les autres naturalistes et auteurs d'ouvrages collectifs parus en France et en Allemagne dans les premières décennies du 19^e siècle ? On le voit : les historiens n'ont pas négligé que la France, il leur reste à découvrir l'Europe et les États-Unis. En cette année de célébrations darwiniennes, il est temps de s'atteler à la tâche. Car, d'une part le manque de compréhension des interactions entre populations de naturalistes actifs dans la première moitié du 19^e siècle au niveau continental, et d'autre part le manque de considération pour les procédures matérielles de circulation des textes, objets et individus, nous obligent encore à discuter des mêmes questions qu'au siècle dernier..., à savoir si Lamarck était, oui ou non, un «précurseur» de Darwin, si vraiment Grant était, oui ou non, le principal lamarckien anglais – ou plutôt écossais ? – et si, oui ou non, Robert Knox était le principal propagateur de la philosophie anatomique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire en Angleterre avant Darwin...

Alors pour finir, posons-nous d'autres questions. Pourquoi Virey, Desmoulins ou Rafinesque ? Rafinesque, qui avait collaboré aux *Annales*

générales de Bory (1818-1821), est encore un obscur inconnu, objet de rares notes érudites en pied de page... Comme aurait pu le regretter Stephen Jay Gould, les rôles de Virey, Bory ou Desmoulins dans la constitution d'une anthropologie et une ethnologie racistes aux États-Unis reste encore intégralement à étudier. Heureusement, la monographie que Hervé Ferrière a consacré à Bory nous aidera à élargir considérablement nos horizons de recherche.

Il y a quelques années, comme notre discussion à propos de Mayotte finissait et que je proposais à Hervé de réfléchir au sujet que nous venions de cerner ensemble, nous convînmes d'un nouveau rendez-vous. Lorsque plusieurs semaines plus tard, nous nous retrouvâmes pour faire le point sur nos recherches respectives, il me raconta une anecdote étrange. Il avait été convaincu de se consacrer à Bory par un simple souvenir : celui d'une escalade épuisante faite sur les flancs d'un volcan. En voisin, il était venu plusieurs fois visiter l'île de la Réunion et avait gravi le Piton de la Fournaise. Et la première fois qu'il avait croisé Bory de Saint-Vincent, ce fut sous l'aspect d'un cratère volcanique.

Avant que je lui propose de passer quelques années en compagnie de ce naturaliste inventif et voyageur perpétuel, Hervé avait déjà fait, sans le savoir, plusieurs fois le tour de son sujet : il avait déjà observé, photographié et exploré les deux cratères qui se partagent le sommet du magnifique volcan réunionnais. Et, s'il connaissait bien mieux alors le cratère voisin et le naturaliste éponyme : le «Dolomieu», il m'avoua qu'il ne produirait sans doute de Bory qu'une image en creux, qu'un portrait de plus... Et de fait, ce cratère allait à ses yeux figurer l'absence irrémédiable de nos aïeux, de leurs projets, de leurs réussites, de leurs échecs et de leur conception du monde. Il allait aussi inspirer le vertige que l'on ressent lorsqu'il s'agit d'affronter, sans préjugé mais plein de curiosité et d'humilité, leur irréductible altérité. C'est à cette quête que je vous convie maintenant en sa compagnie.